

ANNE DORVAL

MÈRE NATURE



Dans *Réparer les vivants*, de Katell Quillévéré, elle attend un cœur. Celui d'un autre, greffé à la place de son palpitant malade. Un film fort et poignant, dans lequel la Québécoise Anne Dorval se tient, hésitante, fragile et lumineuse, au seuil d'une vie différente. En stand-by, un peu comme dans notre imaginaire à nous, public français. Car voilà des années qu'on la connaît, qu'on a appris à aimer l'éclat de ses yeux de chat et la brûlure de ses performances, et pourtant : quand on l'évoque, c'est toujours « *Anne comment ?* » et « *Ah oui, l'actrice de Xavier Dolan* »... Au cinéma, son compatriote lui a offert ses plus beaux personnages – ou plutôt les multiples facettes du même : une figure de mère fusionnelle, de la « victime » passive-agressive de *J'ai tué ma mère*, son premier film (il avait 16 ans quand elle a dit « banco » à la lecture du script), à la bombe émotionnelle de *Mommy*. Au Québec, il a contribué à faire d'elle une star. Mais de ce côté de l'Atlantique, leur intense complicité – il y a toujours un rôle pour Dorval chez Dolan – a eu, jusqu'à aujourd'hui, de drôles d'effets secondaires : quoi qu'elle fasse, elle reste dans l'ombre du jeune prodige ; une belle couleur dans sa palette, un instrument précieux de son talent à lui. C'est oublier qu'Anne Dorval, 55 ans, actrice de théâtre, de télé et de cinéma, mais aussi chanteuse, brûlait les planches bien avant la naissance de son Pygmalion. Sa beauté brune un peu inuit est capable de toutes les transformations, de toutes les magies, de toutes les extravagances. Que ceux qui n'ont jamais ri aux larmes devant son (double) rôle de bimbo foldingue, les jumelles Criquette et Ashley, dans la série parodique québécoise *Le cœur a ses raisons*, osent nous contredire. De l'égérie de films d'auteur à la dinde désopilante, Anne Dorval peut tout faire. Elle attend toujours notre cœur. Il est temps qu'on le lui donne. *Par Cécile Murry*

LIRE page 50.

ILLUSTRATION
ANTONY HUCHETTE
POUR TÉLÉRAMA

CINÉMA



RÉPARER LES VIVANTS

KATELL QUILLÉVÉRE

Le cœur d'un ado transplanté sur une mère de famille. Katell Quillévére adapte Maylis de Kerangal : émotions fortes, respirations élégiaques.



Le roman de Maylis de Kerangal, avec ses deux cent mille exemplaires vendus, ses dix prix littéraires et ses deux adaptations théâtrales est un étrange phénomène : une fiction populaire dont le vrai personnage principal est un cœur transplanté, une partie d'humain plutôt qu'un tout. Jamais le trajet d'un organe d'un corps vers un autre n'avait été raconté avec cette précision clinique, minutée, en traversant les pensées de tous les êtres concernés, patients, médecins, infirmiers, familles...

Dans le texte, la faculté d'analyse de la romancière tient à distance les trémolos. A l'écran, c'est forcément une autre affaire. Filmer l'agonie d'un surfeur adolescent et les réactions de ses parents, voilà un défi pour un(e) cinéaste qui refuse les facilités. Dans son précédent et deuxième long métrage, *Suzanne* (avec Sara Forestier, Adèle Haenel et François Damiens), Katell Quillévére réussissait un mélo familial sur un quart de siècle, d'une sobriété miraculeuse : troué d'ellipses, vidé de ses événements décisifs, dont la réalisatrice ne captait que les traces.

Cette fois, au contraire, elle filme tout. L'accablement, les larmes, les cris, le manque. Le chagrin de ceux qui restent. La faiblesse pathétique de celle qui attend une greffe. Cette frontalité déconcerte, d'abord. Au moment le plus chirurgical du récit, elle se révèle, néanmoins, un vrai parti pris, comme l'était l'évitement des drames dans *Suzanne*. Face au torrent de sensations et d'émotions fortes, la tenue du film repose, en partie, sur le jeu des acteurs, la plupart connus (de Tahar Rahim à Dominique Blanc). Ça passe ou ça casse. Emmanuelle Seigner impressionne en mère de l'accidenté, avec ces « yeux Signoret », ces « yeux Rampling » dessinés instantanément par la douleur, que décrit Maylis de Kerangal. Kool Shen, qui joue le père, est plus embarrassant. Question de dosage.

Mais cette adaptation offre aussi, comparé au timing serré du livre, des respirations songeuses. La plus éblouissante concerne les prémices de l'accident : des effets spéciaux font des derniers moments de surf de l'adolescent un temps suspendu, irréel, dans un espace mi-aquatique, mi-aérien,

Les ultimes instants de surf de l'adolescent : un temps suspendu, irréel...

qui fixe la joie et annonce l'éternité de la mort. Par la suite, Katell Quillévére délaisse régulièrement l'action au profit de la méditation. La peau tatouée du garçon inconscient, le statut incertain de son corps (vivant ou mort), et plus tard la mélancolie de la receveuse prêtent à des digressions douces, pleines d'échos, de résonances.

La cinéaste a la bonne idée de mettre l'accent sur la différence d'âge entre celui (jeune) qui meurt et celle (mûre) qui pourra revivre : le don d'organe s'effectue à l'aveugle, indifférent à la raison, à la logique. Le film étoffe le personnage de Claire, quinquagénaire, et invente même à cette mère de famille une vie amoureuse laissée en suspens à cause de la maladie. Anne Dorval, la « Mommy » de Xavier Dolan, tient ce rôle (une autre actrice fétiche du Québécois, Monia Chokri, joue une infirmière...), sûrement pas par hasard. La relation filiale (spécialité de Dolan) s'impose comme un motif central et émouvant, de la première famille à la deuxième. Symboliquement, *Réparer les vivants* raconte la mort, le sacrifice d'un fils pour que vive une mère. Et parvient à montrer cette anomalie, ce quasi-scandale comme un accomplissement. — **Louis Guichard** | France (1h40) | Scénario : K. Quillévére et Gilles Taurand. Avec Anne Dorval, Emmanuelle Seigner, Alice Taglioni. **LIRE** aussi p. 18.



On aime un peu



Beaucoup



Passionnément



On n'aime pas